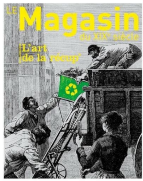


# Des égouts aux idées : pratiques & idéologie de la récup'

*From Sewers to Ideas: Practice & Ideology of Recovery*

**Sophie-Valentine Borloz**



*Le Magasin du XIX<sup>e</sup> siècle*, n°11 « L'art de la récup' », Société des Études romantiques et dix-neuviémistes, 2021.

---

## **Pour citer cet article**

Sophie-Valentine Borloz, « Des égouts aux idées : pratiques & idéologie de la récup' », Acta fabula, vol. 24, n° 3, Littérature, Mars 2023, URL : <https://www.fabula.org/revue/document16156.php>, article mis en ligne le 27 Février 2023, consulté le 25 Avril 2024, DOI : 10.58282/acta.16156

---

Sophie-Valentine Borloz, « Des égouts aux idées : pratiques & idéologie de la récup' »

Résumé - En retraçant les pratiques de récupération en vigueur au xixe siècle, cette livraison du *Magasin du xixe siècle* met en lumière la continuité qui unit des usages quotidiens de recyclage aux conceptualisations plus abstraites portant sur l'organisation du vivant ou le rapport au passé, toutes obéissant à une même logique cyclique. Ce faisant, ce numéro souligne l'importance du déchet - en tant qu'objet offert au réinvestissement - comme voie d'accès aux réalités socio-économiques, mais aussi aux représentations prévalant à l'époque.

Mots-clés - déchet, Discard Studies, dix-neuvième siècle, littérature française, recyclage

Sophie-Valentine Borloz, « *From Sewers to Ideas: Practice & Ideology of Recovery* »

Summary - By tracing the practices of recycling in the 19th century, this issue of the 19th Century Magazine highlights the continuity that unites everyday uses of recycling with more abstract conceptualisations concerning the organisation of life or the relationship with the past, all of which obey the same cyclical logic. In so doing, this issue highlights the importance of waste - as an object offered for reinvestment - as a way of accessing socio-economic realities, but also the representations prevailing at the time.

Keywords - french literature, nineteenth century; Discard Studies, recycling, waste

# Des égouts aux idées : pratiques & idéologie de la récup'

*From Sewers to Ideas: Practice & Ideology of Recovery*

**Sophie-Valentine Borloz**

---

Qui dit *récup'* dit déchet. La possibilité de la récupération et de la revalorisation suppose en effet une disponibilité du matériau concerné, ainsi qu'une vacuité en matière de propriété (jeter revient à abandonner) et de valeur (d'usage, d'échange, affective, etc.) Ce n'est que dans ces conditions que l'élément peut faire l'objet d'un réinvestissement et qu'une nouvelle forme de valeur (vénale, mais aussi mémorielle, documentaire, esthétique, etc.) peut lui être insufflée, le réinsérant dans une logique d'échange. C'est dans cette perspective que Michael Thompson fait de la catégorie « déchet » (« *rubbish* ») un impensé pourtant indispensable pour pouvoir rendre compte du cheminement des biens de la classe des « transitoires », dont la valeur va en diminuant, vers celle des « durables », dont la valeur augmente avec le temps (Thompson [1979], 2017, p. 27). Autrement dit, pour qu'un objet (entendu au sens large) redevienne désirable (ou plus simplement qu'il retrouve son utilité), il faut nécessairement qu'il passe par un stade « déchet », durant lequel il n'est qu'une « vieillerie » sans intérêt que chacune et chacun est libre de s'approprier. S'intéresser aux modalités du réemploi implique donc de saisir la matière à son plus bas pour observer la façon dont elle s'élève dans l'échelle des valeurs, avant de se déliter à nouveau (à moins d'intégrer la catégorie des « durables » de Thompson) au gré d'un mouvement cyclique qui ne s'interrompt qu'avec le « déchet ultime », dont aucune composante ne peut être récupérée.

Un tel sujet nécessite donc de ne pas craindre de se salir les mains, métaphoriquement parlant, ce que n'hésite pas à faire le numéro du *Magasin du XIX<sup>e</sup> siècle* consacré à « L'art de la *récup'* ». Ce positionnement est d'autant plus appréciable que, malgré l'essor des *Discard Studies* (principalement, il est vrai, dans les pays anglo-saxons), certaines approches critiques rechignent encore à cette proximité avec l'ordure. Deux stratégies d'évitement prévalent. La première consiste à métaphoriser le déchet, de façon à éloigner au maximum sa repoussante matérialité. On parlera alors de déchet textuel, esthétique, intellectuel, etc. en laissant de côté la dimension par trop physique. La seconde, qui ressortit à la même propension, revient à conférer un statut mythologique, *sur*-humain, à ceux qui sont

en contact étroit avec l'ordure, manière là encore de transcender le dégoût. Ces déplacements sont d'autant plus aisés qu'ils correspondent à des réalités de terrain et méritent, de ce fait, d'être étudiés en tant que tels. Ainsi, pour le xix<sup>e</sup> siècle qui focalise notre attention ici, l'idéologie de la revalorisation — ce que l'historienne Sabine Barles appelle le « bouclage du cycle des matières » (Barles, 2014, p. 123) — dépasse bel et bien la seule question de la gestion quotidienne des détritiques pour s'élever au rang de principe organisateur de la pensée de l'époque dans son ensemble. Les mots signés Thomas Grimm dans le *Petit Journal* du 9 mai 1888, cités par José-Luis Diaz dans son article d'ouverture, ont ainsi valeur de programme rétrospectif : « Rien ne se perd ! telle pourrait être la devise ou l'enseigne de notre siècle utilitaire dont la préoccupation caractéristique est de tirer parti de tout » (p. 28). Ce « tout » vaut autant pour les choses que pour les idées dans un siècle fasciné par le retour du même et par une pensée de la transsubstantiation qui dépasse de loin le seul cadre religieux. Dans ce contexte général où rien ne reste déchet bien longtemps, les travaux d'Antoine Compagnon ont montré l'importance de la figure du chiffonnier et sa portée quasi mythique, le *biffin* devenant le porteur d'un discours philosophique sur l'impermanence de toute chose et un double symbolique de l'écrivain (Compagnon, 2017). Sa capacité à élever le médiocre au rang du sublime rejoint cet idéal quasi alchimique de transformation et fait écho au fameux « Tu m'as donné ta boue et j'en ai fait de l'or » qui ouvre d'ailleurs l'éditorial de Victoire Feuillebois.

Si ces conceptions cycliques et transformistes constituent bel et bien des traits importants de l'esprit d'époque, il serait trompeur d'y limiter l'étude de la *récup'*. Ces approches abstraites prennent en effet leurs sources dans des pratiques éminemment concrètes, qui constituent, dans leur diversité, une véritable économie parallèle, avec ses acteurs, ses logiques, ses institutions, ses hiérarchies, bref, ainsi que le résume Jean-Didier Wagneur à propos des industries de la rue, un « capitalisme en petit » (p. 57). Le grand intérêt de cette livraison du *Magasin* réside donc dans son spectre large, qui lui permet de faire coexister ces différents niveaux, du plus matériel au plus métaphorique, en mettant en avant leurs articulations, la façon dont ces usages ont des échos sociaux, économiques, politiques, culturels, etc. Il s'agit, en d'autres termes, de donner à voir la continuité d'une pensée du cycle à toutes les échelles de la société, des plus minimes et des plus immondes aux plus considérables et respectables. Les différents articles, par la diversité de leurs approches, illustrent la pluralité du déchet dix-neuviémiste, de l'excrément à l'aphorisme, mais aussi de celles et ceux qui s'en emparent et des modes d'appropriation et de revalorisation au sein de cette « culture du réemploi » (p. 9). Ainsi que l'écrit Julien Schuh au sujet de la reprise iconographique, « le recyclage peut se concevoir à des niveaux divers de "création de valeurs" » (p. 84), ce que met parfaitement en évidence ce numéro.

## À même le tombereau

Suivant cette progression du concret vers l'abstrait, une première série d'articles aborde l'élément à recycler dans toute sa matérialité, fût-elle repoussante. Ces contributions viennent ainsi compléter et prolonger les travaux d'historiennes et d'historiens comme Sabine Barles sur le réemploi, notamment agricole, des déchets urbains, Alain Corbin sur la gestion olfactive des détritrus et les enjeux du tout-à-l'égout ou encore Catherine de Silguy sur les ordures ménagères. Elles montrent la multiplicité des matériaux concernés, au-delà des seuls chiffons, os et boues dont il est majoritairement question dans les recherches préexistantes. Elles abordent notamment ce qu'on pourrait qualifier de déchet premier, le déchet organique, à la fois marqueur du vivant (Monsaingeon, 2017) et objet de la répulsion la plus marquée (Douglas, [1967] 2001). Deux articles se positionnent au plus près du corps, l'un traitant des restes, l'autre des restes des restes, si l'on ose dire. Le premier, de la main de Denis Saillard, porte sur les « arlequins », ces aliments « de seconde ou troisième bouche » (p. 33) récupérés auprès des restaurateurs, des marchands de denrées, voire des particuliers, et revendus ensuite directement aux consommateurs modestes ou servant à d'autres industries alimentaires. Le second, signé Marie-Ange Fougère, s'attache à la figure du vidangeur, repoussoir par excellence dans le système de valeurs bourgeois, mais également acteur indispensable de la salubrité publique. Tous deux s'attachent à montrer l'importance économique et sociale de ces domaines d'activité, ainsi que la complexité de leur organisation (différents intervenants remplissant des missions spécifiques), bien loin de l'image iconique du chiffonnier solitaire philosophant auprès de sa borne.

Les deux chapitres adoptent une perspective historienne, mais s'intéressent également, conformément à l'ancrage interdisciplinaire de la revue, aux représentations littéraires de leurs objets. Marie-Ange Fougère revient sur l'inquiétude et l'indignation que suscite chez Hugo la pratique du tout-à-l'égout, mais relève aussi la résistance de la littérature face à un personnage de vidangeur cantonné au registre panoramique ou burlesque, que même le naturalisme ou la littérature leste rechignent à dépeindre. Elle n'en souligne pas moins que cette figure devient, comme celle du chiffonnier, un double de l'écrivain, soit sur le mode du rejet et de l'insulte dans la lignée de la « littérature putride », soit dans un geste provocateur de revendication, affirmant la capacité de l'auteur à transformer tout ce qu'il touche — même dans le domaine de l'excrémentiel — en or. L'arlequin se fraie plus aisément un chemin dans les textes, sans doute en raison du rôle de marqueur de classe dont il est aisément investi. Sa vocation à être ingéré et le dégoût qui accompagne ce mode de consommation en font les signes explicites de

l'indigence et de la précarité, cette interprétation marquant bien que, si le cycle des matières constitue un idéal du siècle, toutes ses modalités ne sont pas appréciées de la même façon.

Le rôle classifiant de certaines matières et de certains usages dans la sphère littéraire est également souligné par José-Luis Diaz au sujet de Balzac. Prolongeant la réflexion menée par Aude Déruelle autour de « L'usure des choses » chez le romancier, cet article met en évidence la dimension herméneutique de la récupération, qui se fait grille de lecture et d'interprétation du monde romanesque pour un narrateur-interprète auquel échoit le rôle de « récupérateur en second » (p. 49). Y répond un chapitre de Shoshana-Rose Marzel sur le vêtement d'occasion, conviant lectrices et lecteurs à une forme de friperie romanesque. Si l'habit déjà porté est largement investi d'un « rôle indicel négatif » (p. 68), l'autrice montre qu'il peut aussi se charger de valeurs positives lorsqu'il est entièrement retaillé, se faisant alors indice de soin et d'affection. Cette labilité témoigne de la façon complexe dont le sens se tisse dans la matière même des étoffes, ainsi que des possibilités de réinvestissement axiologiquement opposé que rend possible la vacuité du déchet.

C'est moins un type de détritrus en particulier que la variété des petits métiers qui gravitent autour qui retient l'attention de Privat d'Anglemon. Dans l'article qu'il lui consacre, Jean-Didier Wagneur livre une nouvelle illustration de la fascination ambivalente qu'exercent les « industriels du macadam » en suivant les pas de l'écrivain et journaliste dans ces bas-fonds qu'il explore inlassablement, mêlant approche sociale, intérêt pour le « Paris *underground* » (p. 55) et véritable admiration pour la productivité et l'inventivité de ces classes laborieuses dans lesquelles il se reconnaît. Privat sera lui-même un recycleur recyclé, puisque ses observations stimuleront un vaste intérêt (et de nombreux emprunts) pour les dessous urbains et leur faune.

## Vieux papiers

Ce mécanisme de reprise littéraire inaugure un nouveau fil rouge, tenant au statut particulier du papier et de l'imprimé au sein de la logique du cycle. Le chiffonnier tire son nom de la récupération des chiffons, employés pour faire du papier avant l'utilisation de cellulose. Cette origine « basse » contribue largement à nourrir cet imaginaire de la transsubstantiation et de l'écrivain-chiffonnier, étudié en détail par Antoine Compagnon et déjà souvent évoqué. Même en dehors de ce réseau de représentations, l'imprimé demeure un élément à part, dont le réemploi, physique ou symbolique, obéit à des logiques propres.

Marine Le Bail permet d'effectuer sans heurt ce passage de la matière à l'idée à travers l'étude du développement d'une véritable « bibliophilie du rebut » (p. 62). Son propos s'inscrit tout d'abord dans la perspective des industries du réemploi, en montrant comment les différentes composantes du livre (cuir, cartonnage, papier) peuvent être séparées et recyclées. La focale se déplace ensuite vers une autre forme de revalorisation, portant sur le livre en lui-même et non sur la somme de ses composantes. À travers la figure tutélaire de Nodier, la chercheuse rend compte de ces enthousiasmes bibliophiles qui peuvent se développer selon le motif de la trouvaille, lors de la découverte d'un volume « véritablement » précieux que seul identifie le connaisseur, ou porter sur des publications qui n'ont pas de valeur intrinsèque (hormis une dimension documentaire), mais qui font le bonheur de certains collectionneurs « aventuriers », élevant ainsi le « livre-déchet » (p. 66) au rang d'objet de collection.

Dans l'univers du texte, le recyclage peut aussi s'entendre sur le plan formel, ainsi que le donnent à voir Jean-Claude Yon et Julien Schuh, dans le domaine du théâtre et de l'illustration réciproquement. Le premier révèle l'existence de logiques de réemploi à l'œuvre à tous les niveaux de la pratique théâtrale, des salles aux décors en passant par les costumes, mais également, et peut-être surtout, sur le plan dramaturgique, les sujets en vogue connaissant d'innombrables déclinaisons qui marquent l'emballement du mécanisme de reprise dès lors qu'il n'est plus contraint par les limites matérielles de son objet. Même effet de prolifération dans le champ des images, notamment satiriques, dont Julien Schuh retrace les circulations par le biais d'une physiologie des différents acteurs (éditeur, lectrice et lecteur, collectionneur, dessinateur, peintre) impliqués dans des réseaux éditoriaux complexes, caractérisés par des façons différentes de consommer les images. L'article théorise également certaines spécificités de la réutilisation formelle, dont le fait que le matériau premier continue à exister, d'où des rapports d'intericonicité entre l'œuvre source et ses reprises qui viennent enrichir — ou compliquer — son réinvestissement.

Cet « effet mémoire » peut aussi être mis à profit dans le champ littéraire, ainsi que le démontre Filip Kekus au sujet de Nerval. L'éternel retour du même devient alors une forme de postulat esthétique servant tout autant à dévoiler les recettes de l'entreprise médiatique dans une logique démystificatrice qu'à livrer un constat amer sur l'épuisement du littéraire où, décidément, « [i]l n'y a rien de nouveau sous le lustre » (p. 111). Ce bilan ne signifie cependant pas forcément la fin de l'écriture, mais sa redéfinition précisément comme un art de la reprise et du réagencement, visant à constamment remettre l'ancien au goût du jour.

L'article de Sarah Mombert vient enfin présenter un cas limite, celui des « journaux voleurs », dont le contenu est intégralement tiré d'autres publications. En étudiant

les pratiques de ces « chiffonniers de la presse » (p. 108) et les enjeux légaux qu'elles soulèvent, la chercheuse donne à voir, implicitement, les conséquences d'un geste de récupération qui ne succède pas à un abandon, les auteurs originaux n'ayant pas renoncé à tout droit sur leurs textes. Par la négative, cet exemple met une fois de plus en évidence la nécessité, pour le matériau, de passer par cet état de déchet, équivalent à une mise à disposition, afin que la *récup'* se distingue du vol pur et simple.

## Ressourcerie conceptuelle

Quoiqu'il se caractérise par une forme de vacuité (absence de valeur, de propriétaire, d'individualité), le déchet offert à la reprise n'est jamais parfaitement neutre, une page blanche prête à accueillir un nouveau récit. N'étant pas neuf, il est toujours porteur d'un passé, d'un contexte, d'une « biographie » pour reprendre l'expression popularisée par Igor Kopytoff. Cette trace indélébile peut être abordée positivement (valeur mémorielle, documentaire) ou constituer un défaut à l'origine d'un rejet (l'objet est alors vieux, sale, etc.) Quoi qu'il en soit, elle ne peut être ignorée (même une origine inconnue constitue une forme *a minima* de biographie) et vient informer les modes de réemploi à l'œuvre. Cette épaisseur historique vaut tant pour les rogatons que pour les concepts, mais elle est peut-être plus volontiers prise en compte et explorée pour les seconds que pour les premiers. Il n'est donc guère étonnant que le rapport au passé au XIX<sup>e</sup> siècle se pense largement sur le mode de la reprise et de la réinterprétation, ainsi qu'en témoigne la troisième section du volume, joliment intitulée « Hoquets de l'histoire ».

Cette combinaison d'éléments anciens connotés et de réinvestissement moderne constitue un axe d'analyse efficace pour rendre compte de ce style composite qui caractérise l'architecture du Second Empire. À travers l'exemple prototypique du Palais Garnier mais en convoquant aussi les monuments littéraires que sont l'hôtel Saccard et le gâteau de noce d'Emma Bovary, Françoise Gaillard explore les modalités d'expression et de réception de cette « architecture du recyclage » (p. 117), ainsi que ce qu'elle dit d'un certain rapport au passé caractérisé à la fois par la reprise d'éléments de vocabulaire architectural et par leur réagencement de façon à produire un discours résolument neuf, propre à son époque. Le même mécanisme de recours au passé pour éclairer le présent, qui valait déjà chez Nerval, infuse l'écriture de l'histoire chez Michelet, ainsi que le détaille Paule Petitier. Celle-ci livre une définition valant tant pour l'histoire que pour la *récup'* et résumant efficacement les enjeux soulevés dans l'ensemble des contributions : il s'agit dans les deux cas d'un « geste, celui de se ressaisir d'un élément démonétisé, dont l'obsolescence est constatée, pour le présenter sous un angle nouveau, l'insérer



dans un contexte différent et le rendre ainsi de nouveau expressif voire fonctionnel » (p. 130). Si éternel retour du même il y a, ce *même* est cependant toujours différent, en ce qu'il est adapté au présent qui le convoque, double logique de récurrence et de réinvention qui s'exprime, sous la plume micheletienne, sous le vocable de « résurrection », nouvel avatar de cette transsubstantiation dont le numéro suit la trace. En définitive, le cycle est moins un cercle clos qu'une spirale, la réflexion autour du recyclage dépassant alors ce cadre pour tendre vers une approche dialectique de l'histoire.

Un dernier article complète celui de Paule Petitier pour livrer cette réflexion conclusive autour du réemploi comme cadre de pensée et idéologie dominante du xix<sup>e</sup> siècle. Nicolas Wanlin traque « le tourbillon de la matière » à travers littérature, sciences et philosophie, montrant de quelle façon un même imaginaire giratoire imprègne ces différents domaines et contribue à donner forme à une « conception culturelle du vivant » (p. 123) définie par les continues transformations de la matière. Le modèle de la *récup'* devient alors le cadre général au sein duquel se pensent des notions aussi diverses que l'entropie, la décomposition ou encore la chimie organique, autant de manifestations d'un même principe organisateur. Cette logique permet d'établir des filiations entre la physique et la poésie, entre l'étude moléculaire et la vanité littéraire, entre la synthèse de l'urée et la charogne baudelairienne. Au niveau du volume dans son ensemble, elle met en lumière la continuité, peut-être contre-intuitive, qui s'établit entre des reliefs de repas revendus quelques sous, une théorisation philosophico-biologique des formes de vie, un opéra parisien et un ouvrage sur la Révolution française.

\*\*\*

En définitive, ce dossier thématique — qui se termine sur un réjouissant « Florilège récupérateur » et trouve quelques prolongements dans la suite du numéro (dossier « Quand l'intime se recycle... ») — répond à l'appel de François Dagognet concernant la fondation d'une « abjectologie », une science du déchet, une « ontologie du minime et du banni » qui reconnaîtrait la place des détritiques dans l'expérience humaine et leur « appartenance à ce que l'on nomme l'"être" » (Dagognet, 1997, p. 12-13). En ignorant la tenace dichotomie entre basse matérialité et noble abstraction, plus encore en montrant que toutes deux appartiennent à un même continuum, les autrices et auteurs mettent en évidence le rôle central du rebut dans l'esprit du siècle et dans l'existence quotidienne, qu'il s'agisse de se vêtir, de se nourrir, de s'instruire, de se divertir ou de penser son rapport au temps et au monde. Ils et elles donnent à voir que cette double face du déchet, à la fois porteur d'un passé et prêt à être réinvesti par un présent, est toujours appelée à porter la

trace d'une intervention humaine, révélatrice de pratiques, de systèmes de valeurs, de réalités socio-économiques et de principes esthétiques dont l'ordure se fait l'indice. Cette lisibilité ne se limite pas au xix<sup>e</sup> siècle, tant s'en faut. De l'intérêt des archéologues pour des dépotoirs millénaires au regard sociologique sur nos poubelles selon la logique du « Dis-moi ce que tu jettes et je te dirai qui tu es », des approches philosophiques cherchant à dégager la valeur épistémologique des restes aux perspectives post-coloniales développées dans le sillage de l'influent *Pollution is Colonialism* de Max Liboiron, le détritius se constitue en objet polymorphe et polysémique, invitant à l'interdisciplinarité. Après tout, même si, comme l'a montré Mary Douglas, c'est du mélange des catégories appelées à demeurer distinctes que naît la répugnance, il n'en demeure pas moins que ce désordre est « doué aussi de potentialités » (Douglas, [1967] 2001, p. 111). Si on peut regretter que cette décharge critique — chaotique mais productive — ne soit pas davantage mise en œuvre dans ce numéro et que les travaux plus récents ou plus internationaux liés au champ des *Discard Studies* ne soient que peu convoqués, cette livraison du *Magasin* propose un parcours riche et stimulant qu'il ne tient qu'à la lectrice ou au lecteur de réinvestir à son tour pour le confronter à d'autres textes, d'autres réseaux de sens, d'autres grilles de lecture. Bref, de recycler.

Barles Sabine, *L'Invention des déchets urbains. France, 1790-1970*, Seyssel Champ Vallon, coll. « Détours », 2014.

Compagnon Antoine, *Les Chiffonniers de Paris*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque illustrée des histoires », 2017.

Corbin Alain, *Le Miasme et la Jonquille. L'odorat et l'imaginaire social, xviii<sup>e</sup> – xix<sup>e</sup> siècles*, Paris, Aubier-Montaigne, 1982.

Dagognet François, *Des détritius, des déchets, de l'abject. Une philosophie écologique*, Le Plessis-Robinson, Institut Synthélabo pour le progrès de la connaissance, coll. « Les Empêcheurs de penser en rond », 1998.

Deruelle Aude, « L'usure des choses », *L'Année balzacienne*, n° 10, 2009, p. 25-35.

Douglas Mary, *De la Souillure. Essai sur les notions de pollution et de tabou* (1967), Paris, La Découverte, 2001.

Kopytoff Igor, « The cultural biography of things : commoditization as process », dans Arjun Appadurai, *The Social life of things. Commodities in cultural perspective*, Cambridge, Cambridge University Press, 1986.

Liboiron Max, *Pollution is Colonialism*, Durham, Duke University Press, 2021.

Monsaingeon Baptiste, *Homo Detritus. Critique de la société du déchet*, Paris, Seuil, 2017.

Silguy Catherine de, *Histoire des hommes et de leurs ordures du Moyen Âge à nos jours*, Paris, Le Cherche Midi, 1996.

Thompson Michael, *Rubbish Theory. The Creation and Destruction of Value* (1979), London, Pluto Press, 2017.

## PLAN

---

- [À même le tombereau](#)
- [Vieux papiers](#)
- [Ressourcerie conceptuelle](#)

## AUTEUR

---

Sophie-Valentine Borloz

[Voir ses autres contributions](#)

Sophie-Valentine.Borloz@unil.ch